

Bruno Claisse,
Les Illuminations ou l'accession au réel,
Paris, Classiques Garnier, 2012, 287 p.

Mendel Péladeau-Houle
Université d'Ottawa

Dans *Rimbaud ou « le dégagement rêvé »*, Bruno Claisse abordait la problématique de la réalité dans *Les Illuminations* en montrant que le réel s'y joue sur le théâtre de l'irréel, et l'irréel, symétriquement, sur les « planches » du réel. Son ouvrage *Les Illuminations ou l'accession au réel* prend l'explicitation de ce paradoxe pour prémisse et prétexte. Ne revendiquant pas une filiation qui est sous-jacente aux pourquoi et comment du livre, Claisse prend pour acquise la connaissance de ses analyses antérieures sur le réel de manière à proposer une théorie plus

aboutie du texte de Rimbaud. Se limitant, dans la monographie de 1990, à montrer l'ironie qui ressortit au chassé-croisé de la forme et du fond du réel et de l'irréel, le présent ouvrage, publié plus de vingt ans après, procède à une refondation qualitative de ce clivage liminaire. À travers le texte, dont il revendique que c'est par lui – et par son respect – que sont érigées ses théories, Claisse associe d'une part le réel à une sorte de prosaïsme tragique, qui, lorsqu'il est approché à travers une « force » (*Métropolitain*) (p. 8) ontologique, peut devenir « un tremplin pour agrandir le sujet » (*ibid.*). L'irréel, d'autre part, est associé à une « vision esclave » (*Soir historique*) (p. 200) séduisante, mais aliénante. L'ironie qui, dans son premier livre, est présentée comme un élément *a priori* sans fonction, est élevée ici au statut de force permettant l'accession au réel par la déstructuration du magnétisme de l'irréalité. Par le truchement du réel, l'ironie permettrait un renforcement de l'Être : elle serait l'impulsion première d'un rapport authentique à un réel qui, quoique rébarbatif, serait salvateur.

L'analyse se décline en dix-neuf études, chacune se voulant à la fois contributive de la thèse et ancrée dans l'exégèse d'un poème ponctuel. Dix-sept de ces poèmes sont tirés du recueil *Les Illuminations*; deux lui sont extérieurs : le monostiche « L'Humanité chaussait le vaste enfant Progrès », tiré de l'*Album zutique*, dont l'auteur fait une brillante analyse, et *Une saison en enfer*. Ces deux « préludes » (p. 11) entrent dans l'élaboration d'une thèse qui, on l'a vu, revendique son ancrage dans le texte rimbaldien – dans et hors *Les Illuminations* –, en abordant chacun un aspect. Le vers *solitaire* permet un premier rapport à l'ironie de Rimbaud. *Une saison en enfer* permet, pour sa part, de mettre en évidence la nature « tragique » (p. 25) du réel, épithète envisagée comme

le révélateur d'une vacance du sens. Dans la mesure où le livre se veut une suite de *Rimbaud ou le « dégagement rêvé »*, Claisse a manifestement voulu faire l'analyse de poèmes qui n'étaient pas entrés dans la constitution de ce premier ouvrage afin de donner l'impression d'une thèse qui, par-delà la réunion de quelques poèmes, donne une idée plus totalisante du recueil. Des quarante-deux poèmes qui le composent, seuls dix-sept demeurent sans analyse au terme des deux livres. Cinq d'entre eux apparaissent par deux fois : « Barbare », « Dévotion », « Marine », « Scène » et « Ville ». Claisse, porté par le geste d'une mise en évidence de la cohérence des *illuminations*, ne s'en reporte pas moins à quelques poèmes privilégiés. Si quelques détails sont parfois réfutés dans cette deuxième analyse, leur présence ressortit surtout à leur pertinence dans la mise en évidence des nouveaux délinéaments de sa thèse. À l'inverse, quelques passages, dont le premier paragraphe des analyses du poème « Ville », sont étonnamment repris tels quels, ou peu s'en faut (1990, p. 85; 2012, p. 146).

Si ces passages mettent en évidence la paresse relative du travail de réécriture, ils sont aussi le signe d'un changement de méthode quant à l'approche du texte rimbaldien. Les analyses articulées sur le mode interrogatif en 1990 sont reprises en 2012 sur le mode affirmatif. Certains passages se départissent aussi de toute précaution oratoire dans l'analyse d'un texte pourtant longtemps réputé illisible. Il s'agit peut-être de la plus grande faiblesse du livre, qui tend à aborder les poèmes de manière « fermée », discréditant de fait des analyses souvent fines, mais trop définitives. Peut-être ce ton déclamatoire est-il imputable aux vingt années de critique acquises par l'auteur depuis le premier livre, qui le conforteraient dans le sens des différents passages. Le contexte critique de parution des livres

peut aussi constituer une piste de réflexion. À la parution de *Rimbaud ou « le dégagement rêvé »* en 1990, les relents de poststructuralisme, qui a été un terreau fertile au paradigme de l'illisibilité rimbaldienne – et, *a fortiori*, du recueil *Les Illuminations* –, dictent la prudence dans la démonstration d'une herméneutique rimbaldienne. En 2012, lorsque paraît *Les Illuminations et l'accession au réel*, les différents travaux allant dans le sens d'une possibilité de lecture relativement univoque du texte rimbaldien, dont ceux de Steve Murphy au premier chef, échafaudent au contraire un contexte dans lequel la lisibilité de Rimbaud fait *doxa*. La méthode « hypothético-déductive » empruntée aux Lumières et invoquée en introduction en 1990 (p. 5), fait place à une méthode que nous pourrions qualifier de « déclarative ».

Cette impression de gratuité occasionnelle des analyses est la contrepartie du dessein d'un ouvrage qui souhaite sciemment se délester des impédimenta de la contextualisation et de l'historicisation au profit de la mise de l'avant d'une thèse complexe, qui ferait valoir la cohérence des *illuminations*¹. Conséquence logique de ce choix : le livre de Bruno Claisse ne s'adresse à nul autre qu'aux rimbaldiens capables de poser d'eux-mêmes les « piliers » critiques de sa thèse « sur pilotis ». D'autant plus que le style est lui aussi très complexe, souvent elliptique, parfois alambiqué, rajoutant à la difficulté de la lecture. Le relatif hermétisme de l'ouvrage n'empêche pas que

¹ Sur cette graphie, nous renvoyons à l'article intitulé « *Illuminations* ou *Les Illuminations?* » (2004, p. 167-182), dans lequel Steve Murphy met de l'avant l'intention auctoriale de la présence d'un article dans le titre du recueil, ce qui, aux *coloured plates* verlainiens, « *Illuminations* » substitue le sens d'une quête mystique. Lorsque le titre « *Les Illuminations* » ne se prêtait pas à la syntaxe de la phrase, nous l'avons donc réduit, comme le fait Claisse, à un nom commun sans majuscule, de manière à préserver son étanchéité.

les analyses qu'il présente soient fines et précises. Notons par exemple leur qualité dans le poème « Dévotion », dont le commentaire présente une historicisation très à-propos d'éléments d'intertextualité. Le recours à la grammaire comme instrument épistémique, dans la grande tradition de l'herméneutique du poème française, permet aussi des distinctions souvent utiles et éclairantes. Il n'empêche qu'à l'encontre du pari que se lance l'auteur, ce sont les analyses qui procèdent soit à une historicisation des termes employés par Rimbaud, soit à une contextualisation des exégèses dans la tradition critique, au nombre desquelles la discussion sur « [l]'intertexte arctique » (p. 70) du poème « Barbare », ou celle sur le regard de la critique sur le terme « modernité » (p. 24), qui, au final, paraissent les plus intéressantes de l'ouvrage.

Cela s'explique peut-être par un problème de méthode. Bien qu'ils soient séduisants, les liens qui unissent les analyses de l'*Album zutique* et d'*Une saison en enfer* aux *illuminations* ne sont pas théorisés. L'explicitation plus largement d'une méthode dans l'analyse est presque absente. Claisse se limite à exposer une « éthique » (p. 268) du texte, dont il s'inspirerait pour « se garde[r] de tout arbitraire » (*ibid.*). Le problème logique de ce programme réside dans la pluralité inhérente aux « *illuminations* ». Dès lors qu'un élément d'une *illumination*, ou, à plus forte raison, d'un texte hors des *illuminations*, sert d'instrument épistémique à la bonne compréhension de textes *autres*, il est difficile de ne pas y voir, compte tenu de l'absence de réflexion sur la cohérence et la compatibilité des textes, une perversion à juste titre « arbitraire » *du* texte. Un autre écueil quant à la méthode ressortit à la posture critique de l'auteur. Recourant à diverses notions bien connues dans son analyse telles le concept de surhumanité nietzschéen ou l'idée de sens

de la vie donnée par la mort heideggérienne, Bruno Claisse, toujours dans la logique du dépouillement critique, n'explicite pas ses sources. Le problème n'est pas d'ordre éthique puisque le lecteur de Claisse sait reconnaître ces références. Il est plutôt d'ordre herméneutique. Bien sûr, toute lecture à l'aune de l'*épistémè* contemporaine est légitime, voire souhaitable, comme le montre notamment Hans-Georg Gadamer. Or, cette lecture en quelque sorte anachronique est arbitraire dans la mesure où ses ficelles ne sont pas mises en évidence.

Quelques éléments de la thèse elle-même nous semblent d'autre part contestables. Claisse (pré)établit une sorte de dichotomie étanche entre réel et irréel. Aucune réflexion n'est entamée sur la nature du réel ou sur une distinction entre « réel » et « réalité ». Le leitmotiv auquel il recourt d'ailleurs pour exposer le tragique du réel est « la réalité rugueuse » (p. 21), tiré d'*Une saison en enfer*. Le terme « réalité », employé par Rimbaud, appelle *a priori* une analyse du regard sur le réel et non sur le réel en soi. L'ironie qu'il met lui-même en évidence constitue d'autre part un élément important de floutage entre réel/irréel. Dans *Rimbaud ou « le dégagement rêvé »*, le critique faisait montre de la manière dont la substance d'une chose réelle était présentée sous la forme de l'irréel, et inversement. Dans la continuation de cette idée, une réflexion sur la participation de la forme dans la construction du réel paraîtrait souhaitable. Les objets associés à l'irréalité, finalement, sont laissés pour indéfinis : « De là ce “combat spirituel” [*Une saison en enfer*] contre toute *dévotion* aux innombrables mythes (romanesques, modernistes, apocalyptiques, romantiques, etc.) [...] » (p. 8), écrit-il en introduction. Pour peu que tous ces objets soient compatibles avec l'idée d'irréalité, de « dévotion » ou de « spiritu[a]l[ité] », il n'est pas sûr qu'ils soient compatibles entre eux.

Toutes ces interrogations laissées en suspens affaiblissent un livre misant tout sur sa capacité à réorganiser et conceptualiser *Les Illuminations* sous l'égide d'une seule thèse. Bruno Claisse, à travers livres et articles, a certes été l'un de ceux qui ont le plus fait dans le recul du paradigme de l'illisibilité rimbaldienne. Ce livre, qui, *a contrario*, prend ce combat pour acquis, laisse mitigé. Les plus brillantes analyses côtoient des écueils néanmoins considérables. Mais, dans la mesure où ce livre, de par sa nature, s'adresse uniquement aux rimbaldiens avertis, ces derniers sauront y trouver leur compte. Claisse y donne de tout : le bon grain et l'ivraie...